

L'image que se font les touristes de notre île a toujours eu quelque chose d'étrange.

Nous vivons certes sous les tropiques, et cela suffit à alimenter le fantasme de ceux qui ne connaissent pas vraiment notre quotidien. Dans leur esprit, c'est un paradis terrestre: soleil, plages, montagnes. Les couchers de soleil sont, je l'admet, magnifiques. Les montagnes, à couper le souffle. Des images de cartes postales bien méritées.

Mais derrière ce paysage enchanteur se cache la réalité: une vie faite de travail, d'efforts, et parfois d'injustice. Une vie marquée par des événements économiques, comme les périodes de grande inflation, ou encore ces manifestations qui ont secoué l'île, à l'image des *gilets jaunes* en métropole.

Ah, les manifestations! Des routes barrées, des embouteillages interminables, des containers bloqués au port, et des tensions qui se faisaient sentir jusque dans les quartiers les plus reculés.

Chez nous, les habitants avaient décidé de participer au mouvement, avec une ferveur patriotique qui frisait parfois l'excès. Tous les matins, une petite troupe s'installait à quelques mètres de notre maison, au niveau du radier – ce petit pont où passaient les automobilistes qui descendaient des hauteurs vers le centre-ville.

Ils étaient là, armés de pancartes en carton et de leur détermination, pour protester contre la vie chère. Une cause légitime, bien sûr. Mais pour ma famille, ces barrages posaient problème.

Un jour, ma mère devait absolument aller chercher des fournitures pour ses travaux de couture. Il n'y avait pas moyen de repousser. Ma sœur, toujours intrépide, lui lança:

— Prépare à ou , momon ; nous va passe ce barrage. Zot y arrêtera pas nous !

Ma mère, sceptique mais amusée, s'est laissée convaincre. Elle a noué un foulard autour de son cou, une idée déjà en tête. Quelques instants plus tard, les voilà dans la voiture, avançant vers le "piège à rat".

Quand elles sont arrivées face aux manifestants, l'un d'eux s'est approché, prêt à leur bloquer la route. Mais ma sœur, avec un aplomb incroyable, a lancé:

— Laisse à nous passer ! Momon lé malade.

Affalée sur le siège passager, le foulard serré autour du cou, ma mère a fermé les yeux à demi, mimant une faiblesse convaincante. Sous son foulard, elle étouffait de rire. Le voisin Didier, qui faisait partie des manifestants et la connaissait bien, a fini par lever la barrière avec un sourire amusé.

Mais un autre, plus observateur, n'a pas tardé à comprendre la supercherie.

— Regarde ! Li lé pas malade ! Li lé menteur !

Trop tard: ma mère et ma sœur étaient déjà loin, pouffant de rire dans la voiture.

Je n'ai jamais su comment elles ont fait pour revenir ce jour-là, mais cette anecdote me rappelle à quel point ma famille a toujours su se tirer d'affaire avec une certaine malice et beaucoup de courage.

Mais parfois, ce n'est pas avec des ruses que nous devons faire face à la bêtise humaine. Parfois, nous devons affronter des préjugés bien plus insidieux.

Ce jour où je suis tombée sur cette femme en tweed rouge, par exemple.

Je m'en souviens encore. Le ciel était bleu, magnifique. J'avais pris soin de me préparer: une robe blanche près du corps, élégante mais simple, juste assez pour me sentir féminine. Pas de travail ce jour-là, alors j'avais décidé d'aller faire quelques courses rapides.

En arrivant sur le parking du centre commercial, par chance, j'ai trouvé une place rapidement. En deux temps, trois mouvements, je m'étais garée. Mais à peine avais-je posé « ma patte dehors » qu'une voix aigue, presque stridente, m'interpella:

— Vous avez pris ma place!

Je me retourne et tombe sur une femme guindée: cheveux gris coupés court, veste en tweed rouge et jean sombre. Je ne comprenais pas.

— Oh, je suis désolée, mais je ne vous ai pas vue, répondis-je poliment.

— Si! Vous m'avez vue, vous avez pris ma place!

Sa voix montait dans les aigus à chaque mot. Je tentais de garder mon calme.

— Écoutez, je ne pense pas, mais si c'est le cas, je suis désolée.

Et là, elle lâcha quelque chose que je n'oublierai jamais:

— Vous, les Zoulous, vous ne respectez rien!

Zoulou? Avais-je bien entendu? Zoulou? Comme si nous étions au XIXe siècle, et que cette île était encore le théâtre d'un imaginaire colonial! Mon sang n'a fait qu'un tour.

Qui était-elle pour me parler ainsi? Dans MON île, ma terre?

J'aurais pu répondre. Lui dire ses quatre vérités. Mais à quoi bon? À ce moment précis, j'ai compris qu'elle n'attendait qu'une chose: que je m'énerve, que je crie, que je "me comporte comme une Zoulou".

Alors, j'ai redressé la tête, fièrement. Je me suis tournée vers le centre commercial et, d'un pas assuré, j'ai marché. Avec une démarche de mannequin, mes hanches oscillant de droite à gauche, une touche féminine assumée.

Derrière moi, j'ai entendu sa voix:

— Oh! Regardez-la! Quelle touche!

J'ai souri intérieurement. Son mépris était ma victoire.

En y repensant, je réalise à quel point j'ai hérité de mes parents. Ma mère, par exemple, a toujours été une femme résiliente. On lui a souvent manqué de respect. Moi, j'avais envie de foncer, de défendre son honneur. Mais elle, elle laissait passer, avançait, et construisait sa vie avec une intelligence qui m'échappait alors.

Elle n'a jamais laissé la méchanceté dicter son avenir. Elle a tendu l'autre joue, non par faiblesse, mais parce qu'elle savait que sa dignité valait plus que leurs insultes.

Aujourd'hui, je suis un mélange d'elle et de moi. Je suis prête à me battre quand il le faut, mais j'ai compris qu'on gagne parfois bien plus en avançant la tête haute, sans se laisser atteindre.

Alors à cette femme en tweed rouge, à ceux qui me jugent ou m'insultent? Je leur dis "merci". Parce que grâce à eux, je sais aujourd'hui qui je suis. Une femme fière, déterminée, prête à vivre ses aventures et à les raconter.

Non, moin lé pas un Zoulou. Mais si cela signifie être libre et forte? Alors peut-être que si.

Prochain chapitre, prochaine aventure. Vous êtes prêts?